

■ Israël | Série (3/6)

La fin de l'exil

► Minorité qui peine à grimper sur l'échelle sociale, les juifs éthiopiens aimeraient se sentir chez eux dans l'état d'Israël. Plusieurs d'entre eux se mobilisent pour dénoncer les discriminations dont ils se disent victimes. Mais le racisme n'est pas le seul élément d'explication dans ce pays formé de communautés très différentes les unes des autres.

Reportage Grégoire Comhaire
Envoyé spécial à Rehovot et Jérusalem

Série

Les fractures d'Israël

Jamais loin de l'actualité, Israël renvoie souvent d'elle-même l'image d'une société unie et déterminée face aux menaces auxquelles elle doit faire face. Mais la réalité est autrement plus complexe. Société plurielle, composée de multiples groupes aux intérêts parfois antagonistes, Israël est aussi un pays traversé de multiples lignes de fracture internes qui posent parfois la question de l'existence d'un socle identitaire commun. Durant une semaine, "La Libre" vous propose une plongée dans cette société riche et complexe, à la rencontre des hommes et des femmes qui la composent.

- **Demain** : les Arabes israéliens, une minorité prise au piège par le conflit.
- **Jedi** : les ultraorthodoxes et l'opposition entre laïcs et religieux.
- **Vendredi** : les colons, pionniers pour certains, fossoyeurs de la paix pour d'autres.

par 'L'an prochain à Jérusalem!' Pourtant ici, on doit constamment prouver notre judéité. Nos rabbins ne sont pas reconnus par les autorités religieuses et aucun d'entre eux ne pourra jamais nous marier si je veux épouser mon compagnon."

Le compagnon d'Alemitu, Yaron, est un grand gaillard fort en gueule. Né, comme elle, dans la région de Gondar, dans l'ouest de l'Éthiopie, il est arrivé très jeune en Israël avec toute sa famille et a effectué son service militaire dans une unité d'élite de Tshal. De ces trois années à l'armée, il garde d'excellents souvenirs, en particulier l'esprit de camaraderie et le prestige qui émanait autour d'eux quand les gens voyaient l'écusson de leur unité sur leur uniforme. L'armée, en Israël, est un vecteur important de mobilité sociale et pour les jeunes issus de milieux populaires ou des régions défavorisées du pays, le service militaire dans une unité combattante facilite souvent grandement l'entrée dans la vie professionnelle. "Beaucoup d'Éthiopiens choisissent de servir dans une unité combattante parce qu'ils espèrent que ça les aidera à se sentir intégrés dans la société. Pendant trois ans, on te fait oublier que tu es noir. Mais à la fin, tu restes toujours un Éthiopien. Tu as beau avoir servi dans une unité d'élite, tu ne pourras jamais espérer que devenir vigile ou chauffeur de camion", dénonce Yaron.

Il existe bien entendu de nombreux cas qui contredisent cette affirmation. Mais le fait que les juifs éthiopiens rencontrent davantage de difficultés à progresser dans l'échelle sociale que le reste de leurs compatriotes n'est un secret pour personne en Israël. D'après une étude publiée dans le quotidien "Haaretz" le 5 mars dernier, les juifs éthiopiens seraient même la communauté la plus défavorisée du pays puisqu'un immigrant éthiopien sans diplôme gagnerait 30 à 40% de moins qu'un Arabe israélien, une communauté pourtant régulièrement pointée du doigt lorsqu'on parle de discrimination.

On trouve peu de juifs éthiopiens occupant des postes à responsabilités, on en trouve encore moins dans les quartiers cossus de Tel-Aviv ou de Jérusalem. Mais on les rencontre massivement dans les banlieues défavorisées de la capitale ou dans certaines "villes de développement" excentrées.

Pour Yitzhik Dessie, directeur de l'organisation "Tebeka", un centre d'aide juridique pour les juifs éthiopiens à Rehovot, le racisme n'est qu'une partie de l'explication. "Je ne pense pas que la société israélienne soit intrinsèquement raciste, explique-t-il. Il a bien sûr certaines personnes font preuve de racisme et de préjugés à l'égard des juifs éthiopiens mais il y a aussi des problèmes de différence culturelle majeure et des défaillances de l'Etat en matière d'absorption des nouveaux immigrants."

Indépendant depuis le 14 mai 1948, l'Etat d'Israël est une nation fondée par des immigrants juifs venus des quatre coins du monde. La "Loi du Retour", adoptée par la Knesset en 1950 stipule que tous les juifs de la diaspora ont le droit d'immigrer en Israël dont il reçoit la nationalité dès leur arrivée sur le terri-



Les juifs éthiopiens peinent encore à se sentir pleinement faire partie de l'état d'Israël.

toire. Ils sont, pour ce faire, assistés par l'Agence juive, chargée d'organiser l'Alyah (la "montée" au pays) et par le ministère israélien de l'Absorption, chargé de les aider à s'intégrer et à trouver leur place dans leur nouveau pays.

Les premiers immigrants, arrivés avant et juste après la déclaration d'Indépendance étaient surtout "ashkénazes", originaire d'Europe de l'Est. Beaucoup ont d'ailleurs fui les pogroms et les persécutions nazies. Ce sont des juifs ashkénazes qui ont fondé les premiers kibboutz, des juifs ashkénaze qui ont formé l'élite politique et économique du pays. Des juifs ashkénaze qu'on continue de présenter comme la frange "favorisée" de la société israélienne même si les choses ne sont plus aussi marquées qu'autrefois.

Par la suite, d'autres grands "Alyah" sont venus enrichir la société israélienne et lui donner cette dimension multiculturelle qu'on lui connaît aujourd'hui. A

partir des années 50, il y eut l'arrivée massive des juifs "sépharades" et "mizrahim", en provenance d'Afrique du Nord, d'Égypte, d'Irak et du Yémen. A partir des années 90, ce fut l'arrivée massive des immigrants russes et des pays de l'ex-Union soviétique qui représentent plus d'un million de personnes aujourd'hui.

De nombreux juifs orientaux ont eux-aussi souffert pendant longtemps de préjugés et de se sentir en marge face à l'élite ashkénaze qui tenait les rênes du pays. Mais pour Michel Warschawski, journaliste et militant pacifiste immigré de France en 1965, cette période appartient désormais au passé. "On arrive aujourd'hui à la dernière génération de séparation entre ashkénazes et sépharades, dit-il. Il y a plus de 35% de mariages mixtes. Dans une génération, la plupart des enfants israéliens auront des grands-parents juifs arabes et des grands-parents juifs européens."

Le modèle israélien, avec notamment les centres d'absorption, l'Oulpan (école d'hébreu) l'armée et l'école comme vecteur d'intégration, a donc fait ses preuves. Mais pourtant, selon lui, le rêve des pères fondateurs de créer une nouvelle identité israélienne débarrassée des identités juives précédentes est un échec. "Israël reste une société faite de communautés, et la situation est parfois très tendue entre elles. Les Russes vivent entre eux, et commencent à créer leurs propres écoles parce qu'ils considèrent que les écoles israéliennes manquent de discipline. Certains trouvent que par rapport à leur culture, Israël est un peu un pays arriéré. Les religieux font peur aux laïcs parce qu'ils veulent déséculariser l'Etat. L'idée selon laquelle on allait pouvoir dé-

passer le communautarisme pour créer en quelques générations une seule identité juive israélienne n'a pas marché."

Avec le tournant néolibéral amorcé dans les années 80, l'Etat israélien a désinvesti dans le secteur de l'Absorption et a changé sa politique envers les nouveaux immigrants, poursuit Michel Warschawski. "Autrefois, les 'Olim' étaient pris par la main. On ne pouvait pas choisir son lieu de vie. On veillait à mixer les villes et les écoles. Aujourd'hui, c'est le libéralisme, chacun va où il veut." Les centres d'absorption demeurent, certains sont même spécialement réservés pour les juifs éthiopiens, lesquels continuent d'arriver mais par petits contingents. "Mais les adultes rencontrent de grandes difficultés à s'adapter à la société israélienne", poursuit Itsik Dessie. En Éthiopie, les juifs falashas ("exilés" en langue ahmarique) proviennent en effet d'une région rurale, pauvre, à mille lieues de la société israélienne blanche, moderne et occidentale.

Les 140 000 juifs éthiopiens d'Israël aimeraient pourtant qu'on cesse de les appeler "Falashas". Pour Tariku, Alemitu et Yaron, ce pays devait signifier la fin de l'exil de leurs parents. Après plus de vingt ans en Israël, il est temps pour eux de se sentir à la maison.

Ce reportage a été réalisé avec le soutien du Fonds pour le journalisme en Communauté française.

L'image circule depuis quelques jours sur les réseaux sociaux. On y voit en quatre dessins l'évolution d'un petit garçon de peau noire de 1985 jusqu'à aujourd'hui. Sur la première image, le petit garçon part à l'école souriant, une plume d'indien dans les cheveux, son cartable sur le dos. Sur la deuxième, il est en position de combat, arme à la main, en uniforme militaire. Il pose ensuite fièrement en toge avec son diplôme universitaire pour finalement finir dépit sur une chaise en plastique, en uniforme de vigile, à attendre que le temps passe.

Cette image, postée par un groupe de jeunes juifs éthiopiens, illustre bien la malaise qui prévaut dans une partie de cette communauté. Le malaise d'une génération, qui voit son avenir bouché en raison de sa couleur de peau et qui a décidé de dénoncer haut et fort "le racisme" et "les discriminations" dont elle se dit victime dans la vie de tous les jours. Et comme planter une tente est une vraie forme de protestation en Israël, ils ont décidé de s'installer devant la résidence du Premier ministre Benyamin Netanyahu à Jérusalem, à l'endroit même où les parents du soldat Gilad Shalit l'avaient fait quand leur fils était encore en captivité.

Ils s'appellent Tariku, Alemitu et Yaron. Avec dix de leurs camarades, ils se relayent jour et nuit sous cette tente décorée de banderoles, au-dessus de laquelle flotte fièrement le drapeau bleu et blanc israélien afin de signifier à leur voisin qu'ils font partie de la Nation, et entendent être considérés comme tel. A l'intérieur, le confort est plutôt spartiate, mais il n'entame en rien la détermination des jeunes à rester jusqu'au bout. On se réchauffe les mains sur le réchaud à gaz et on dort à même le sol, avec de bonnes réserves de couverture, prêt à tenir le siège pendant des mois s'il le faut. "Quand ils sont venus ici, les parents de Gilad Shalit ont eu l'électricité. Nous, on a eu un ordre d'évacuation de la mairie!", explique Tariku. C'était à la fin du mois de février. Depuis, les jeunes sont toujours là, et ils reçoivent chaque jour la visite de nombreux sympathisants.

Arrivés en Israël lors de deux grandes opérations de transfert (l'opération Moïse en 1984 et l'opération Salomon en 1991), les trois jeunes gens n'ont de l'Éthiopie que quelques lointains souvenirs et se la représentent davantage à travers les histoires racontées par leurs parents autour de la table. Agés de 28 à 32 ans, ils se sentent autant israéliens que n'importe quel "Sabra" (Israélien né au pays) ou que n'importe quel "Olim" (nouvel immigrant). Mais leur sentiment est qu'après plus de vingt ans de présence parmi les leurs, la société israélienne continue de les rejeter et de les considérer illégitimes en son sein. "Nous sommes juifs comme tout le monde ici, explique Alemitu. Quand j'étais petite en Éthiopie, mes grands-parents ne parlaient que d'Israël, et de cette terre que Dieu avait promise au peuple juif. On concluait toujours la prière

